

# Les bises de Genève : octobre 1897

Autor(en): **Decrue-Berton, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 50

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196597>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

éloigné, revienne le relever de sa faction.

» On fait ensuite sortir le chien de plus en plus souvent et on lui apprend à retrouver les objets perdus. Le conducteur laisse tomber, bien en évidence, un petit objet, continue son chemin avec l'animal pendant 30 ou 40 mètres, puis lui fait rapporter l'objet que l'animal doit aller chercher au point où il est tombé.

» C'est là le début de l'instruction, ce que tout chien doit savoir avant qu'on puisse songer à le spécialiser pour le service militaire; ce n'est que maintenant qu'on passe au premier de ses rôles de soldat, en le faisant servir d'estafette pour porter les dépêches. Pour ce dressage on gagne beaucoup de temps en se servant d'un vieux chien comme instructeur. On le fait partir le premier et on lâche le jeune chien immédiatement après.

» Pour la première fois, le mieux est de confier le néophyte à un autre soldat que celui qui fait habituellement son instruction et de lui faire porter un message justement à son conducteur habituel. Celui-ci le renverra ensuite vers le premier.

» En faisant travailler ensemble un vieux et un jeune chien, on fait passer au second une partie de la passion qui anime le premier. Le message que les conducteurs s'envoient les uns aux autres, est une petite carte contenue dans un sac de cuir suspendu au cou du chien. A l'arrivée, la carte est prise et le chien ne repart qu'après qu'on a ouvert le sac et qu'on l'a débarrassé du message dont il était porteur.

» Le travail suivant est tout à fait semblable au précédent: le chien porte des cartouches au lieu de lettres... Aussitôt que commence un combat, le conducteur se place avec son chien auprès des voitures qui contiennent la provision de cartouches.

» L'animal est chargé de 150 cartouches placées dans deux poches qui pendent sur ses flancs. Le chien, avec cette provision, cherche à gagner la ligne de combat, se fait débarrasser de ses cartouches et revient aussitôt vers son conducteur pour recommencer le même voyage.

» Il est à remarquer que le chien, en gagnant la ligne de combat, peut très bien ne pas rencontrer d'abord les hommes de sa troupe; mais jamais il ne se laissera enlever ses cartouches par un homme autre que celui qui appartient à sa compagnie ou à son bataillon, ce qui prouve que le chien sait fort bien à quelle partie de la troupe il appartient.

» Les chiens sont ensuite dressés à la recherche des blessés ou des hommes tombés dans des endroits peu accessibles à l'exploration, derrière des abris, dans des bois ou des champs de céréales. Quand le chien rencontre un mort, il s'assoit à côté de lui et commence à hurler en attendant que son conducteur ou quelque autre soldat vienne auprès de lui, attiré par ses aboiements. Si son attente est trompée, si personne ne vient, le chien s'efforce de s'emparer d'un objet quelconque appartenant au soldat, comme son shako, par exemple; et il va rejoindre son maître avec son trophée dans la gueule et le ramène près du corps.

S'il s'agit d'un blessé, celui-ci donnera lui-même au chien un objet lui appartenant, de façon que l'animal aille lui chercher du secours.

#### Chez nos grands-pères.

Sous ce titre, une de nos abonnées nous communique les lignes qu'on va lire:

Monsieur le rédacteur,

L'article de votre collaboratrice, M<sup>me</sup> Desbois, sur le « bon vieux temps », publié dans votre numéro de samedi dernier, m'a fourni le sujet d'une longue et intéressante causerie avec une vieille parente,

qui vient d'atteindre sa quatre-vingtième année. J'ai fait avec elle, grâce à son excellente mémoire, un voyage au pays de nos grands-pères, au pays de la bonne bourgeoise.

Autrefois, l'écolier étudiait les réponses du catéchisme d'Osterwald à la lueur tremblotante de la bouche du poêle de catelles, à cette heure appelée « entre chien et loup », et qui n'autorisait pas encore l'allumage de la lampe de famille. Quand je dis lampe, distinguons: La lampe Carcel, haut élevée sur son pied rigide et sans ornement, ne servait que dans les grandes occasions, parmi lesquelles comptaient — à la campagne, — les journées de couturière, de tailleur, de cordonnier. En dehors de cela, la chandelle de suif suffisait à quatre ou cinq personnes rangées autour de la table, dont la moins favorisée était bien la servante à son rouet. Les amis clairsemés de ce cher défunt, affirmant que le murmure, pas toujours discret, de la petite roue, avait un charme intime que rien n'a remplacé depuis.

Celui qui inventa l'abat-jour avec son soutien en fil-d'archal, prolongea longtemps l'usage de la chandelle; mais encore les bienfaits de cet engin n'étaient-ils utiles qu'aux deux personnes les plus rapprochées de la lumière. En revanche, les enfants avaient grand plaisir à considérer les dessins du capuchon de papier.

Pour l'éclairage de la cuisine, on avait, comme supérieur au *craissu* du village, une lampe à branche contenant la mèche exigüe et mince dont la flamme s'éteignait au moindre déplacement d'air, laissant le porteur dans l'embarras. Ces petites contrariétés, si j'en crois ma grand-mère, ne donnaient pas sur les nerfs, ne faisaient tempêter que les gens irascibles; on les tenait comme choses inévitables et comme exercices de patience.

Dans le domaine du chauffage, mêmes goûts simples, même absence de besoins. Une seule pièce se chauffait, la chambre à manger, qui devenait la chambre de famille. Le poêle chauffé au bois, donnait une chaleur douce et pénétrante, et l'odeur de la pomme cuite, qui grésillait dans la *cavette*, purifiait l'air un peu raréfié de la pièce.

Aux jours de fête et d'invitations, la cheminée du salon avait pour mission de réchauffer des murs glacés, puis d'égayeur, de sa vive flamme toute la société. Et cette mission, elle la remplissait très imparfaitement, car elles n'étaient pas faciles, ces cheminées, exigeant trois ou quatre heures de grand feu pour atténuer la salle et ne plus s'obstiner à fumer ailleurs que dans le canal noir. Mais on avait comme palliatif à tous ces inconvénients la chaudière, la bienfaisante, chaudière qui accompagnait Madame à l'église, empêchant la vendeuse du marché de geler sur place, tenait au chaud le repas des retardataires, et s'offrait aux visiteurs comme objet de première nécessité.

Les vocables, coke, anthracite, briquettes n'étaient connus que des voyageurs arrivant d'Angleterre.

Le chapitre vêtement serait inépuisable et ferait sourire de pitié la servante de nos jours. Le fait est, qu'en ce bon vieux temps, les gens sensés, et surtout les riches, cherchaient à réaliser avant tout dans leur mise, le bon, le solide, l'insusable, qui trouvaient leur plus haute expression dans le « fait à la maison ».

C'était un honneur qui valait un blason de de pouvoir étaler le linge robuste, fleurant la lavande, du trousseau d'une grand-mère; un sujet de vanité que de passer à sa fille les dentelles au fuseau portées par une aïeule; un certificat de richesse et de vertu que de posséder, au moment où l'on était demandée en mariage, six douzaines de paires de bas tricotés par les mains diligentes de la jeune personne. Et la robe noire de gros de Naples, et le châle tapis aux couleurs vives inaltérables, offerts par l'époux à son épouse, duraient tout une vie, que dis-je, passaient à deux générations, en modifiant quelque peu leur destination première, le châle surtout, honoré dans sa soixante-sixième année d'existence du rôle de tapis de piano ou de portière de boudoir.

Les façons de robe subissaient rarement l'ignominie du verdict: « démodé ». Pour le costume masculin, qui eut de tout temps la supériorité d'avoir des goûts stables, on sait que le frac, appelé irrévérencieusement *habit à queue d'hirondelle*, était de rigueur aux jours de fête comme aux jours de deuil, et que de même que le chapeau haut de forme, dit *bugne*, *tuyau de poêle*, etc., il ne subissait

que des variations de détail appréciables aux yeux exercés de la *fashion*. Mais ce mot, qui n'avait pas encore franchi le canal de la Manche, nous amène tout naturellement à dire, qu'en ce temps, les manières du costume féminin n'étaient pas soumises à une aussi rapide évolution que celles des modes fin de siècle, ce qui évitait du tourment aux mères de famille, et mainte crise d'opposition entre celles-ci et leurs filles.

Si les plaisirs de ce temps étaient simples, ils n'en avaient que plus de saveur à cause de leur rareté. Le concert était la jouissance des délicats, des initiés de l'art; le bal faisait battre les cœurs quinze jours à l'avance; et cependant les frais de toilette ne constituaient pas un fardeau écrasant pour le budget paternel. La mousseline blanche, la tarlatane rose et la bleue, combinées en volants ou en bouillonnés vaporeux, en faisaient tous les frais. La même toilette, modifiée quelque peu, durait toute la saison. Le buffet était chose inconnue; on passait des rafraîchissements, dont l'orgeat et les sirops étaient le luxe; à minuit, on passait et pour restaurer les danseurs fatigués, on offrait des tasses de bouillon de gruau. Ne riez pas: ce genre de réconfortant était très apprécié.

Pour se rendre au bal, la jeune ouvrière d'aujourd'hui se fait conduire en voiture. Il y a cinquante ans, les filles de notaire, de conseiller, d'avocat, allaient tout simplement à pied à travers les rues, chaussées de caoutchoucs préservateurs de leurs souliers de satin, enveloppées d'un manteau, et encapuchonnées assez peu coquettement. La bonne les précédait, portant une énorme lanterne éclairée par quatre chandelles à collerettes de papier rose, et fourbie à neuf pour la circonstance. Cet ustensile ne se voit plus que dans le grenier de familles extraordinairement conservatrices, d'où on ne le tire, que pour exciter le rire dans les charades, ou le cotillon.

On s'amusait franchement, de tout son cœur; les blasés, les désenchantés de la vie ne se voyaient pas dans les rangs de la jeunesse; la jeune fille bas-bleu n'existait pas encore. Cependant, dans le monde des professeurs et des pasteurs, telle jeune personne qui avait pétri des gâteaux le matin, tournait l'après-midi de fort jolis vers destinés à embellir un anniversaire ou à égayeur un festin de noce. Et les jeunes hommes étaient attentifs et galants auprès des jeunes filles, respectueux et empressés auprès des femmes âgées; c'est qu'ils en avaient, outre la tradition, le loisir, car la civilisation n'avait pas encore créé les clubs, les syndicats, les sociétés de tout genre et les sports, ces grands ennemis de la vie familiale.

L'activité de l'individu n'était pas alors répartie sur cent objets divers; il en résultait des travaux plus solides; la pensée ne s'émiettait pas sur une foule de journaux quotidiens, elle savait poursuivre un sujet, le creuser, l'approfondir.

En ce temps-là, les parents ordonnaient et les enfants obéissaient; c'était la loi naturelle. Aujourd'hui, il semble que les rôles soient intervertis.

Parmi les vieillards, il en est plus d'un qui, sur ce sujet-là, est arrivé à la conclusion que ce qu'il regrette du « bon vieux temps », c'est ce qui leur faisait aimer la vie, aimer tout ce qui les entourait, en le considérant comme le nec plus ultra de la commodité ou de la perfection. Et de ceci découle cette vieille vérité que le bonheur est en nous, en sorte que les progrès du bien-être actuel ne contiennent pas les éléments essentiels du bonheur que nous lui attribuons.

L. R.

#### Les bises de Genève.

Octobre 1897.

Fameuse Bise Genevoise!  
Pour nous, fidèle est ton amour!  
Mais, d'une façon discourttoise,  
Tu nous signales ton retour!

Tu prends un ton qui nous agace,  
Il est trop rude, trop bruyant,  
Souvent il semble qu'il menace,  
Il devient alors effrayant!

Tu nous ramènes la froidure  
De l'Aquilaire, orageux!  
Et tu pris leur température  
En traversant les monts neigeux!

Lorsque tu souffles en tempête  
 Sur nous exerçant ses fureurs,  
 Notre émotion inquiète  
 Appréhende quelques malheurs :  
 Ce sont sur nos lacs des naufrages  
 Couvrant leurs rives de débris,  
 Dans nos campagnes des ravages,  
 Nos fleurs et nos jardins flétris.  
 D'autres sinistres sont possibles,  
 Et d'autres dégâts affligeants,  
 Lorsque tes rafales terribles  
 Renversent tout : choses et gens !  
 Puis, la Colonie étrangère  
 Qui, pour se soustraire à tes coups,  
 S'enfuit, cherchant une autre terre  
 Pour trouver un climat plus doux !  
 Chasse du moins l'affreux microbe,  
 Les miasmes, et de ces fléaux,  
 Qu'aucun à toi ne se dérobe,  
 Que ton souffle emporte ces maux !  
 C'est ce qui ferait ton mérite  
 Et pourrait nous réconcilier,  
 Puis, dans le Nord rentre bien vite !  
 Nous tâcherons de l'oublier !  
 Si tu reviens, que tes manières  
 Qui gâtent notre bon renom,  
 Se montrent plus hospitalières.  
 Avec un doux, un joli ton !!!

Henri DEGRUE-BERTON.  
 (L'Avenir musical).

### On remido po sè preservà dâi coups dè pi dè tsévaux.

(Inédit)

Vo z'allà crairè que n'est que 'na farça què cé remido? Eh bin, nefà! se lè tserrotons, lè vâlets d'ètrablio, lè maquignons, lè martsaux, lè chassés à tsévaux et lè vétérinéro s'ein dussont soveint passâ, l'est tot bon po lè z'autrès dzeins.

On tcharlatan, qu'étâi à la derrière faire dè Fribor, veindâi cé remido, qu'étâi einvortolhi dein dâi bocons dè papâi pliysi coumeint dâi lettrès que sont alliettiâs et qu'on ne poivè pas déferè sein lè dégrussi, et recoumandâvè dè ne pas lè z'âovri dévânt dè lè z'avâi met tandi tota 'na né su on tralet à l'ètrablio, drâi su on tsévaux, po, soi-disant, que l'aussè tota sa vertu.

Coumeint y'a dâi benêts pertot que ne démandont pas mi que dè sè laissi eimbéguinâ pè cliâo tcharlatans dè faire, qu'ont tant bouna pliatena et que sâvont tant bin eindzaubliâ l'âo mondo, on part dè tatipotes ont atsetâ lo remido, ont fé coumeint lo gaillâ avâi de, et ont z'u coâte lo leindéman matin d'âovri lo papâi.

Et qu'ont-te trovâ dedein?... On bet dè fi dè dix pi dè long et onnâ petitâ pancarta iò sè desâi : « Pour éviter les coups de pied de cheval, tenez-vous toujours à cette distance de l'animal ! »

C.-C. DÉNÉRÉAZ.

**Spirituelle réponse.** — M. G., un grand négociant en grains, de Paris, a réuni dans son château la plus merveilleuse collection de miniatures qu'on puisse rêver. L'autre jour, il reçoit une lettre de M. Z., un amateur, qui lui demande l'autorisation de visiter cette collection.

M. G. répond aussitôt qu'il se met entièrement à la disposition de M. Z., et il ajoute que, le château étant éloigné de la ville voisine de quatre kilomètres, sa voiture attendra le visiteur à la gare, et que, si celui-ci y consent, il partagera son modeste déjeuner.

M. Z., trouvant cette invitation un peu trop familière, répliqua par une lettre un peu vive, et dans laquelle il traitait M. G. de meunier.

M. G. prit aussitôt sa plume et répliqua ainsi à M. Z. :

« Le déjeuner que je vous offrais était sans façon. Il n'y aurait eu à table que le meunier, son fils... et vous ! »

### Boutades.

Le président de la société chorale de Chenallette rentre au logis porteur d'une médaille de vermeil, prix de lecture à vue, avec félicitations du jury.

— Qu'est-ce que le maire t'a dit? lui demanda sa femme.

— Il m'a dit que si cela continue, la société irait à la postérité.

— Ah, c'est toujours bien la même chose : toujours les hommes qui vont partout et les femmes qui restent à la maison.

Une de nos lectrices nous écrit :

Me trouvant hier, à la station du tramway, une dame française m'accoste poliment : « Auriez-vous l'obligeance de m'indiquer où je puis aller prendre un bain ? »

— Certainement, nous avons des bains très bien tenus, proprement, linges chauds, tout près d'ici... les bains Michaud.

— Oh, non, madame, je préfère les bains chauds.

Après quelques mots d'explications, nous nous mimas à rire toutes deux, et la dame alla prendre son bain.

Un curé de campagne faisait une quête pour ses pauvres chez un de ses paroissiens plus riche que généreux. Le brave quêteur mettait dans sa démarche, tant de zèle, tant d'obstination que l'avare exaspéré lui donna un soufflet.

Le bon prêtre rougit ; mais d'une voix dont la douceur n'était pas du tout altérée, il répliqua :

— Pour moi, très bien ; mais pour mes pauvres.

Le brutal, confus et émerveillé, lui donna cinq cents francs.

Les agents conduisaient hier au commissariat de police un solide gaillard ayant sur la poitrine une pancarte portant le mot : aveugle, et qu'ils venaient de surprendre lisant un journal.

— Vous n'êtes donc pas aveugle? demanda le magistrat.

— Pas du tout, Dieu merci !

— Pourquoi alors allez-vous ça et là, avec une plaque et un chien?

— C'est pour dresser des chiens à conduire des aveugles.

L'oubli des injures n'était pas précisément la vertu cardinale de Mürger.

Il avait publié un roman à la *Revue des deux Mondes*. Quand il en présenta un second, Buloz le refusa, accompagnant son refus d'observations peu aimables.

Buloz, comme on sait, était borgne. Mürger, blessé de son refus, se vengea par une série d'épigrammes dont nous extrayons la suivante :

Quand Buloz au tombeau sera prêt à descendre :

Rien ne pourra le retarder :

Il n'aura qu'un œil fermé,

— Et pas d'esprit à rendre !

— Ma chère enfant, dit le bonhomme Champoireau à sa fille, on ne voit plus que toi et ton cousin, à bicyclette, sur toutes les routes.

— Mais, papa, nous nous entraînons...

— Hum!... Je crois plutôt que vous vous entraînez!...

Deux dames sortant d'une représentation théâtrale montent la rue de Bourg.

— Eh bien, dit l'une, comment trouvez-vous cela, ma chère?

— Oh! voilà.

— C'est exactement mon opinion.

On voudrait savoir l'opinion de ces dames.

— Pristi! quelle chaleur! s'écriait un Parisien, longeant les boulevards pendant une brûlante journée de juillet.

— Mais ce n'est rien, lui dit un Marseillais. Chez nous, depuis trois jours, nous avons 99°.

— Impossible, réplique le Parisien, vous seriez cuit.

— Je vous dis : « depuis trois jours. » Ça fait 33° par jour.

On vient de couronner dans une ville des environs de Paris une rosière de trente-huit ans qui est horriblement bossue. L'orateur officiel s'est inspiré de Labiche pour lui dire : « Mademoiselle, nous avons d'autant plus de satisfaction de rendre justice à vos vertus que la nature s'est montrée envers vous si peu prodigue de ses dons que personne ne risque d'encourir le reproche de s'être laissé influencer par vos charmes...

Tout dernièrement, à l'école enfantine de Ruschein, district de Glenner (Grisons), un écolier, gros bébé rose et blanc, s'oublie et... mouille le fond de son pantalon. La maîtresse s'aperçoit de la chose, et prenant sa grosse voix, demande d'un air courroucé :

— Qu'est-ce qu'il faudra faire pour t'empêcher dorénavant de salir tes culottes?

Et le gros Mimi de répondre tranquillement, en se fourrant un doigt dans la bouche :

— Eh ben, il faudra plus m'en mettre.

ENTRE FEMMES — Bonne réponse.

Une mère qui est très coquette et encore très belle, se regardant dans la glace, dit à sa fille :

— Hortense, que donnerais-tu pour avoir la beauté de ta mère?

— Ce que tu donnerais, maman, pour avoir mon âge.

**Mot du logographe de samedi :** *Madame*

(Adam, âme). Ont deviné : MM. Gaud ; Café-Brasserie des Alpes ; Café français ; M. Dégallier, rue Mercerie, Lausanne ; E. Bastian, Forel ; Winkelmann, Grandson ; Kæser-Broillet, Fribourg ; H. Duvoisin, Corcelles ; Deléssert, V.-le-Château ; E. Margot, Bienne ; Landry ; à Neuchâtel. — Le tirage au sort a donné la prime à Mlle Dégallier.

### Charade.

Mon premier, dans vos jeux, sert à vous divertir ;  
 Mon second, à monter sert ainsi qu'à descendre ;  
 Et mon tout, chez les grands, qu'on veut toujours surprendre,  
 Fait aller l'intrigant, qui ne fait que mentir. [dre]

**THÉÂTRE.** — Dimanche 12 décembre. —

Spectacle extraordinaire avec le concours de M. A. Scheler, **Lucrèce Borgia**, drame en 5 tableaux de Victor Hugo ; **L'Avare**, comédie en 5 actes de Molière. M. Scheler jouera le rôle d'Harpagon.

Jeudi 16 décembre, **La Cagnotte**, comédie-vaudeville en 4 actes de Labiche.

Dimanche 19 décembre. — **Marie-Jeanne, ou la femme du peuple**, drame en 5 actes et **La Cagnotte**.

L. MONNET.

### PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE

Agendas pour 1898. — Fournitures de bureaux.

*Au bon vieux temps des diligences*, par L. Monnet, jolie brochure, avec couverture illustrée, fr. 1.50.

*Causeries du Conteur Vaudois*. Choix de morceaux amusants en patois et en français. La première série (2<sup>me</sup> éd. illustrée) et la seconde sont encore en vente, à fr. 1.50 la série.

*Chansonnier vaudois*, par C. Dénéréaz, Fr. 1.80.

*Calendrier de la Révolution vaudoise*, Fr. 1.50.

*Menus illustrés*.

Au même magasin : Cartes de visite, de félicitations et de faire-part. — Impressions de factures, en-tête de lettres, cartes de commerce, etc.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.